

vous et je vois autrement les choses ; je vous aime, ma mère, mais j'aime aussi mon père et je le respecte et le vénère ; je ne peux le tromper, je me croirais indigne de lui si je lui mentais ; et, d'ailleurs, je ne le pourrais pas : il découvrirait sur mon visage, il lirait dans mes yeux ce que je voudrais lui dissimuler.

Ma mère, s'il est des choses qu'on ne peut pas dire à son père, il en est d'autres que l'on n'a pas le droit de lui cacher, surtout quand le devoir oblige à parler.

—Le devoir, fit-elle, que veux-tu dire ?

—Je veux dire, ma mère, répondit-il d'un ton grave, qu'un grand devoir s'impose à moi aujourd'hui ; placé entre vous et mon père, séparés l'un de l'autre, le devoir me dicte la conduite que je dois tenir ; je dois faire tout au monde pour amener un rapprochement entre vous.

Léonie regarda son fils avec effarement.

—Tu n'obtiendras rien de ton père ! s'exclama-t-elle. Ah ! je le connais, va, je le connais bien !

—Je le connais aussi, moi, et je sais qu'il est bon et qu'il a un grand cœur. J'aurai sans doute des luttes à soutenir ; mais j'ai mon père et je veux avoir ma mère ; cela me donnera toute la force qui me sera nécessaire et je l'aurai d'autant plus grande, cette force, qu'elle s'appuiera sur l'affection de mon père et la tendresse de ma mère.

—Paul, je tremble.

—N'importe à quel prix, ma mère, il faut sortir d'une situation douloureuse qui ne doit plus exister ; j'en ai pris la ferme résolution, mon père me rendra ma mère.

—Tu n'obtiendras rien, te dis-je, rien !

—Laissez-moi faire ; si mon père ne vient pas ici vous tendre la main, c'est vous qui irez rue Saint-Maur lui tendre la vôtre.

—Mon pauvre enfant, dit-elle d'un ton douloureux, tu ne verras jamais cela !

Elle eut comme un sanglot et cacha sa figure dans ses mains. Puis se redressant brusquement et d'une voix étranglée :

—Paul, si tu persistes dans tes intentions, voici ce qui arrivera : cet abîme dont tu as parlé et qui existe entre ton père et moi se creusera encore plus profond.

—Je serai le pont sur lequel vous passerez, répliqua-t-il, ayant une flamme dans le regard.

—Paul, je ne te blâme pas, oh ! non, je ne peux pas te blâmer de te montrer bon et généreux envers moi ; je t'admire et tu me rends fier de toi. Mais tu te prépares des douleurs que je voudrais t'éviter ; je te le répète encore, tu n'obtiendras rien de ton père ; il restera inflexible, sans pitié.

Quand tu lui auras parlé, il te répondra ; ce qu'il te dira, je le devine... Ah ! voilà ce qui m'effraie, ce qui m'épouvante ! Tu l'écouteras, car tu ne pourras pas fermer tes oreilles à ses terribles paroles ; mon Dieu ! quand tu l'auras entendu, peut-être cesseras-tu de m'aimer, ne voyant plus en moi qu'une malheureuse, indigne de ton affection.

—Ah ! ne dites pas cela, ma mère ! s'écria le jeune homme.

—Soit, tu auras pitié de moi, tu ne voudras pas m'écraser, comme l'a fait autrefois ton père, et même tu auras la pensée du pardon. Mais, entre ton père et moi, tu te trouveras dans une situation extrêmement pénible. Ah ! Dieu m'est témoin que je ne songe pas à t'éloigner de ton père, à t'attirer vers moi pour t'avoir complètement à moi ; mais lui, Paul, lui ? jaloux de ton affection, la voulant pour lui seul, il n'en admettra point le partage, il voudra te reprendre à ta mère... Paul, il te défendra de me revoir !

Le jeune homme eut un mouvement de tête superbe.

—Ma mère, répondit-il d'une voix vibrante, ce que vous craignez n'arrivera pas ; mais si cela arrivait, mon père me forcerait à ne plus tenir compte de son autorité, et pour la première fois de ma vie je lui dirais : Je ne vous obéirai pas !

—Et après ?

—Sans lui rien retirer de mon affection, malgré lui je reviendrais près de ma mère.

—Ce serait entre vous une guerre déclarée, une lutte continuelle et de tous les instants.

—Une guerre, je ne le crois pas, dit Paul souriant, une lutte, c'est possible, j'y suis préparé. Vous savez ce que je veux, ma mère ; un rapprochement d'abord, et ensuite une réconciliation. Je ne puis être heureux à présent que si cette satisfaction m'est donnée. N'insistez donc plus pour me faire changer de résolution. Je vous le dis encore, ma mère, mon devoir est là.

Léonie secoua tristement la tête.

Hélas ! elle ne pouvait pas faire connaître à son fils les cruelles angoisses de son âme ; ce n'était pas elle, à ce moment surtout, qui pouvait révéler à Paul, dont la tendresse la rendait si heureuse, toutes les hontes de son passé.

—Je vois bien, dit-elle d'une voix tremblante, que je ne te ferai pas renoncer à tes projets. Ah ! mon fils, mon cher fils, tu vas au devant d'une révélation terrible et voilà ce qui m'épouvante. Enfin, il arrivera ce qui doit fatalement arriver, il faut que ma destinée s'accomplisse ; je croyais connaître toutes les douleurs, non, il en est encore qui me sont réservées.

Cependant, Paul, tu pourrais attendre ; il peut se présenter, bientôt, une circonstance qui amènerait, je ne dis pas une réconciliation entre ton père et moi, mais ce rapprochement que tu désires.

—A quoi faites-vous allusion, ma mère ?

—Mais à ton mariage.

Paul ne put s'empêcher de tressaillir.

—Est-ce que tu ne penses pas un peu déjà à te marier ? demanda Léonie.

—Je n'éprouve aucun éloignement pour le mariage, répondit l'artiste qui était devenu très rouge, et bien certainement je me marierai un jour.

—Eh bien, Paul, je vais probablement t'étonner beaucoup en te disant que je me suis mise à la recherche d'une jeune fille pouvant te convenir.

—En vérité ! fit le jeune homme, regardant sa mère tout ahuri.

—Oh ! sois tranquille, continua-t-elle d'un ton animé, je serai difficile pour toi ; je veux que celle à qui tu donneras ton nom et qui, un jour, sera fière de tes succès et partagera ta gloire, soit jeune, jolie, distinguée, honnête, sage et riche.

—C'est très bien, ma mère, en ce qui concerne les qualités que doit avoir la jeune fille que, déjà, vous avez cru devoir chercher pour moi ; quant à la fortune, à la dot, si voulez, je n'y tiens nullement.

—Pourtant, Paul...

—J'aime le travail, ma mère, et j'ai le droit de compter sur mon talent.

—Sans doute. Mais, tu ne l'ignores pas, la fortune est un levier puissant.

—Je ne saurais m'en servir, j'ai mes crayons, mes pinceaux, mes couleurs et ma force, ma mère ; ma vraie force est dans l'amour de mon art.

—Est-ce donc une raison pour que tu dédaignes et repousses la fortune si elle vient à toi ? Aurais-tu de la répugnance à épouser une jeune fille riche, parce que tu n'es pas encore un grand artiste, gagnant beaucoup d'argent ? Mais tu n'es pas pauvre, Paul, et tu peux avoir certaines prétentions ; je ne sais pas ce que ton père pourra faire pour toi lors de ton mariage ; mais, je puis te donner dès demain cent mille francs.

—Je vous remercie, ma mère, je vous remercie et de tout mon cœur, répondit Paul très ému, mais je n'aurai jamais besoin de tant d'argent. Pour mon mariage, quelques milliers de francs me suffiront et mon père me les donnera.

Chez Léonie, qui avait son idée fixe, le naturel reprenait le dessus et la marchande à la toilette réparait. Elle resta un instant silencieuse, ayant l'air mécontent.

—Ainsi, hasarda-t-elle encore, si je te présentais une belle jeune fille...

—Ma mère, je vous en prie, interrompit vivement le jeune homme, ne vous donnez pas cette peine qui, d'ailleurs, serait inutile. Je n'admets pas que des calculs d'intérêt puissent se mêler aux choses du cœur ; le mariage ne saurait être pour moi une affaire ; je ne vois en lui que l'union de deux cœurs, de deux âmes ; il doit être avant tout un engagement contracté par un amour réciproque.

—Paul, qui te dit que ce lien d'amour ne s'établirait pas entre toi et la jeune fille dont je te parle ?

Le jeune homme eut un doux sourire et, secouant la tête :

—Puisqu'il faut vous le dire, ma mère fit-il, apprenez que celle qui sera ma femme est déjà choisie.

Léonie eut un geste de désappointement.

—Par ton père ? interrogea-t-elle.

—Non, par mon cœur.

—Ton père connaît cette... personne ?

—Pas encore ; j'attends le moment de lui en parler.

—Ah ! fit Léonie, qui voyait ses plans détruits, l'anéantissement de ses espérances.

Cependant elle sut dissimuler son dépit.

—Ma mère, reprit Paul, je ne puis être heureux tant que mon père et vous vivrez éloignés l'un de l'autre ; je ne veux pas me marier sans vous avoir tous deux auprès de moi ; mon bonheur est inséparable de votre réconciliation ; aussi vais-je me mettre avec ardeur à la tâche que je me suis imposée.

Le jour baissait, le temps s'était rapidement écoulé. Paul se leva pour prendre congé.

—Déjà ! fit tristement Léonie.

—Oui, il faut nous quitter, mais nous nous reverrons.

—Bientôt, Paul ?

—Oui, ma mère, bientôt ; n'aurai-je pas à venir vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

Elle hochait la tête, en même temps qu'un sourire amer crispait ses lèvres.

Elle prit son fils dans ses bras et le pressa longuement contre son cœur.

Le jeune homme se retira.

Restée seule, la mère se laissa tomber sur le canapé et se mit à réfléchir.

Elle était heureuse d'avoir reconquis son fils, et cependant une préoccupation pénible gâtait sa joie. Elle le sentait, elle n'avait rien à attendre de bon de l'explication que Paul aurait avec son père.

Oh ! ce père, ce mari, cet homme impitoyable, terrible comme la justice de Dieu.

Chez cette nature très complexe, étrange, en laquelle le bien et le mal se confondaient, la tendresse qu'elle avait pour son fils n'excluait pas l'idée des représailles contre son mari,

Certes, elle désirait le bonheur de Paul, mais elle aurait voulu qu'il ne pût être heureux que par elle. Et elle l'avait trouvé rebelle à son influence.

Dans sa pensée, le sculpteur sur bois ne pouvait assurer à son fils qu'une modeste aisance, quand elle pouvait, elle, donner à Paul une immense fortune en lui faisant épouser la fille du marquis de Mimosa. Eh bien, non, Paul ne voulait pas de ce mariage que des comtes, des marquis, des princes même lui auraient envié ; il dédaignait la richesse qu'elle avait fait miroiter à ses yeux, il avait refusé de voir la riche héritière.

Et cela parce qu'il en aimait une autre. Qui était-elle cette autre ? Une fille pauvre, sans doute.

Elle la détestait cette jeune fille que son fils aimait, comme du reste, elle détestait tout ce qui faisait obstacle, se mettait en travers de ses projets.

Mais elle était tenace dans ses idées et ne se sentait nullement disposée à y renoncer.